

LA JOIE
D'AURÉLIE

PATRICK GRAINVILLE

LA JOIE
D'AURÉLIE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-062775-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Alors, il voit la maison dans le remous blanc de la rivière. La maison de leur amour. L'image énorme entre en lui. Blême. Dans la convulsion des eaux. Ce printemps détestable qui gonfle le courant, le tord, le précipite. Partout, la neige fond et produit ces égouttements, ces crépitements. Tous les sapins ruissellent. Des blocs de glace se détachent, glissent dans la rivière, tournoient, se dissolvent. De larges accrocs de terre noire apparaissent. Bientôt des mousses, des herbes et de minuscules fleurs comme des crocs. Le printemps de leur amour. Liquide et sonore. Ces mille avalanches tendres dans la lumière. Autour de la maison carrée, maléfique, trouée de fenêtres. Campée, solide, sans grâce. Grosse demeure sans style. Ni paysanne ni bourgeoise. Peut-être une ancienne maison d'hôtes, robuste et quadrangulaire, à deux étages. Froide. Aux murs pâles, argentés. Sise au flanc de la montagne hérissée d'arbres qui s'étrillent, grésillent. Leurs épines ténébreuses perçant des amas de blancheur précaire... La vision le mord, le tenaille. Géante, géométrique dans la fanfare mouillée. Ce relent de douceur. De renouveau répugnant.

Ils doivent dormir encore. Derrière les volets clos et les rideaux tirés. Quelque part au premier ou au deuxième étage. Il s'approche et se glisse à la faveur d'un bracelet de bouleaux qui cerne immédiatement les murs. Troncs immaculés. D'une écorce précieuse. Leur matière brille. Délicate, exquise. Dia-

mantée sur fond noir. Et cela est horrible. Comme l'éclat de leur amour. Des reflets de bague, de bijou... Dans le tonnerre des eaux guillochées, des tourbillons grondants. Ils dorment ou s'éveillent doucement. Dans la béate tiédeur du lit. Les amants nus. Enchâssés dans la pénombre. Découvrant le rai d'un nouveau jour de désir.

Il tourne autour de la maison, dissimulé derrière les troncs. Leurs fûts lisses et lunaires. Ils sont là. Il les tient. Dans la montagne solitaire. Son fracas de genèse. Sa mort à lui. La fin des choses quand tout s'amorce dans le soleil et la fécondité du fleuve. Ses bouillons, ses lacis, ses cascades échevelées. Tout ce jacassement lyrique de l'univers. Ces cliquetis, ces aigrettes étincelantes à la pointe des branches. Cette fête de jouvence, cette houle... Quelle chambre ? Quels volets vont s'ouvrir. Quand ? Ils sont claquemurés, enfouis dans cette bastide colossale aux fenêtres régulières. À l'abri. Ils ont choisi cette maison forte comme leur amour. Puissante. Défiant l'usure. Le grand mouvement du monde l'enveloppe sans entamer son équilibre et sa compacité. À peine si une gouttière laisse échapper un filet liquide. Intacte. Résistante. Il s'arrête. Il attend. Il tient le revolver dans la poche de son parka...

Il a roulé d'une traite, toute la nuit. Il n'ignorait plus rien de leur rendez-vous, de leur séjour. Il avait découvert la clé qui protégeait leurs messages sur l'ordinateur. Le mot de passe... qui conduisait à leur amour. Presque à leur chambre d'amour. L'ouvrait. Tout à coup leurs phrases apparurent, tous leurs rituels, demandes, réponses et ritournelles. Leurs ramages d'amants. Leurs roucoulements. Il était tout entier dedans. Plongé dans les mots qui se détachaient sur la brillance, la blancheur fluide de l'écran. Cette limpidité atroce. Leurs mots noirs et nourris, doux, réguliers, multipliés, tremblaient comme à la surface de l'eau. Il se noyait dans ce lac, dans sa transparence qui le déchirait. Bientôt, il posséda tous les détails de l'escapade et de l'idylle. L'adresse surtout. La photo de la mai-

son. Numérisée, précise. La grande demeure. Son bloc minéral. Ces pièces et ces chambres vastes qui les attendaient. Il y avait alors encore de la neige sur le toit et dans le jardin. Mais les murs et leurs fenêtres offraient cette façade nette et coriace que les bouleaux effrangeaient à peine. L'hiver pouvait toujours frapper, le gel, la glace. C'était un château d'amour formidable. De quoi caler l'énergie d'aimer. Les ouragans du désir. Courir dans les couloirs. Grimper dans les étages. Choisir tel ou tel lit, décor. Toute une maison. Une pension de famille pour leur couple unique. Comme des enfants à qui tout appartiendrait. Une autonomie, une licence illimitée. Pour galoper nus, s'attraper, se poursuivre, se cacher. Vivre dans un palais d'amour, dans la symphonie des eaux, la multitude des arbres, toutes ces crêtes de sapins garnis, charnus de neige. Avec le feu. Une bonne chaleur dans chaque pièce. Des bûches. Des odeurs de bois, des chuintements, des étincelles vivaces. Les amants de braise... En arrivant, de loin, il avait vu la cheminée fumer. Tout de suite!... Il avait chassé cette vision la plus cruelle qui revenait maintenant, montait de leur intimité. Encore un filet de fumée légère, voluptueuse. Leur haleine, leur exhalaison... Tard dans la nuit, au terme de leurs étreintes. La buée de leurs deux bouches aimantes. Ils n'avaient pas éteint la cheminée. Ils avaient dû la bourrer de grosses bûches pour qu'elles flambent, chauffent et rousoient jusqu'au matin.

Il attend. Toute la lumière resplendit sur des pans de neige éclatante où contraste l'humus gluant. Sa noirceur vitale. Son odeur d'herbe déjà, de mousse acide et crue. Et c'est l'image de sa chair qui le transperce. Les volumes de sa chair si blanche, seins, fesses qui tranchent sur les longs cheveux sombres et la toison fournie, moelleuse, de la rousseur noire de la terre. Tout ce chaud. La motte entre les cuisses de l'épousée. La sienne. Pour lui tout seul. Sa gourmandise. Son grand amour. Le premier. Son corps cambré. Les reins miroitants de danseuse, étroits et durs, avant l'explosion de la croupe ronde,

musclée, puissante. Les seins un peu gros. Le ventre incroyablement plat, comme tissé de nerfs, de tendons. Velouté d'un duvet qui filtre sous le nombril, une mince cendrée d'abord, animale et secrète, aux fins reflets roux, qui, en bas, s'élargit, se concentre et mousse. Tout son pelage épais, brûlant, charbonne dans la clarté des cuisses. Pour lui, depuis toutes ces années, sa bouche à lui, ses doigts, son sexe. La belle demeure de son corps. Argentée. Charpentée. Coriace... Maintenant, le foyer, l'âtre, l'humus, le feu, tous ses effluves voluptueux. Pour l'autre.

Là, dans une des chambres. Ils dorment encore. Ou, réveillés depuis longtemps, ils baignent dans le ravissement du jour, se touchent, se caressent. Leurs sexes. Leurs doigts. Leurs mots secrets. Elle et son amant. Une semaine de vacances. Du matin au soir. Se prendre, se reprendre. Trésor ouvert, prodigué, renouvelé. Et dans l'or blanc des cuisses : la brillance du diamant noir. Crins drus, boucles. Chair. Gorge. Mamelons. Richesses. Pubis de jais aux lueurs rousses dans les feux de la chambre matinale. Leur couche ardente, luxuriante. Maculée d'amour. Ces draps mollis, fripés à force, vrillés, repoussés dans le combat des reins géants... Ils font l'amour en ce moment. Et cette flèche lui crève les entrailles. Une broche qui l'éventre. Mais, tout à coup, ce bruit : les volets grincent. Il s'embusque derrière les troncs. Les volets s'ouvrent lentement, largement, à la lumière du jour. Et c'est elle qu'il découvre. Ses beaux seins nus. Son visage lissé. Son sourire rayonnant. Elle lance un mot à son amant. Et son corps se penche en avant, tandis que l'autre l'enserme de ses bras. Leurs deux visages collés s'inclinent, oscillent dans un balancement délicieux. Il lui mordille le cou, se frotte contre sa joue. Elle s'abandonne, douce et câline, rêveuse. Elle inhale la grande bouffée d'air vierge. Elle gonfle ses poumons. Il connaît sa santé, cette expression narcissique, presque farouche, quand elle se gorge de sensations. Quand toute sa chair triomphe,

dilatée. Oui, l'orgueil de vivre, d'être désirable, d'être désirée, de susciter le désir, de le retenir un moment. Pour savourer. Pour écouter. Humer. Pour bien se remplir à l'avance. Et jouir de la profusion.

S'ils se harponnent là, devant lui, couronnés de lumière, dans cette bouche de chaleur réverbérée par leur tanière, il sort son revolver. Il tire. Il les mitraille. Il les massacre à la fenêtre. Ils retomberont dans la chambre. Affalés. Détruits. Fenêtre vide. Maison muette. Orage de la rivière.

Ils disparaissent. Sursis. Mais c'est lui qu'il veut tuer. Pas elle. Lui, l'autre, l'amant qui la saisit dans ses bras et respire sa chevelure, sa chair. Lui, l'abolir. Ses yeux, sa bouche, ses mains, son sexe sacrilèges. Elle... il ne sait plus. Elle, il verra après. D'abord, en finir avec l'autre, le profanateur, l'enfer de sa peau tentaculaire. Cette invasion du monstre. Visqueux. Avide.

La fenêtre est restée ouverte. Il ne les entend plus. Ils ont dû quitter la chambre. Ils sont de nouveau engloutis dans l'immense corps de la maison. La demeure immobile de leur amour... Il n'y a plus que le grondement de la rivière grossie par la fonte des neiges dans le soleil exorbité. La chute des eaux effervescentes qui roulent et tournent. Cette chevauchée de remous, de crinières, ces éclats, ces écumes qui voltigent au bord de grands trous noirs à l'écart et plus calmes. Comme des criques où des nappes profondes se déploient. À ce spectacle, l'angoisse le dévore. Il faudrait qu'il se noie dans la goule, dans la gorge de ces sombres moires.

Alors, Jennifer est sortie dans le jardin. Sa grande chevelure brune déliée sur son peignoir. Une parure de laine de cache-mire rougeoyante et chaude sur sa peau nue. Elle ne redoute pas la fraîcheur. Elle aurait pu courir dans la neige, entièrement dévêtue, sous la pluie des rayons d'avril. Elle marche vers la

rivière. Elle la contemple, y jette des poignées de neige fondante que les courants dévorent en un éclair. Il s'est glissé de biais entre les bouleaux. Elle est penchée au-dessus d'un méandre torrentueux. Et sa nuque, son long cou immaculés sont garrottés de soleil. Il pourrait la rejoindre, lui parler, la supplier, l'entraîner. Découverte, privée d'alibi, il sait que c'est lui qu'elle choisirait. Il ne doute pas qu'elle le suivrait. Laisant l'autre dans l'épaisseur des murs où il est tapi, où il attend sa belle amante nue sous le cachemire... Et c'est cette image qui le déchire. Ce possessif savouré. Cette étoffe qu'elle a choisie pour lui. Flambant dans son luxe. Précieuse. Cela concorde si bien avec les goûts de l'autre... Ses complaisances voluptueuses. Il les connaît. Il n'ignore rien de lui. Son âge, son nom. Ses livres. Son désir à chaque page. Ses mots. Le soir même où elle avait cédé à l'ennemi, quelques années plus tôt, Jennifer était revenue tard dans l'appartement où ils avaient décidé de vivre ensemble. Ils n'étaient que fiancés alors. C'est ainsi qu'ils osaient se désigner. Même si l'expression semblait démodée. Ils disaient : « ma fiancée » et « mon fiancé ». Elle avait dû dire à l'autre : « Je suis fiancée. » Pour se protéger, lui montrant sa bague... Et l'ennemi si tordu avait sans doute été subjugué par ce mot de fiancée... archaïque et lumineux... la brillance du diamant nouveau. Ce premier jalon de leur alliance. Ému, happé. Étudiante, elle rédigeait une thèse sur le désir dans le roman contemporain. C'est ainsi qu'elle l'avait rencontré... Et quelques mois plus tard, elle était donc rentrée à la nuit. Elle avait brusquement tout avoué en pleurant. L'horreur de la destruction. La merveille des serments gâchés. Fiancés... cette fragilité sacrée, tournée en ridicule. En ricanement. La souillure. Elle avait tout déballé parce que c'était trop lourd. Parce qu'elle était blessée. Novice. En contradiction avec sa promesse et son amour profond. Sous l'emprise d'une passion imprévue. C'était banal. Et c'est cela qui lui faisait le plus mal. La vulgarité de la situation. Et ce terme de fiancés qui leur res-

tait sur le cœur. Ce diamant éteint. Parce qu'elle était allée le voir. Avait voulu le rencontrer. C'était là sa faute. Sa malice. Déjà sa complicité. Tentatrice. Sans maîtrise. Toute cette partie d'elle-même qui se dévoilait. Duplicité. Chimères. Séduction. Inassouvissement infini. Alors, elle avait juré de ne plus jamais le revoir. Elle pleurait. Ils partageaient les mêmes ruines, comme s'ils avaient été tous deux victimes du même désastre. Fiancés mystifiés, discrédités. Au commencement de leur amour. Même s'ils s'aimaient depuis plusieurs années déjà, depuis l'adolescence, depuis le début. Depuis toujours. Ils n'avaient connu que cette confiance amoureuse. Puis la catastrophe. Tous deux dans le même camp, ou presque. C'était le paradoxe.

Elle en avait fait le serment. Elle avait juré de ne plus jamais... Des années avaient passé. Leur couple avait guéri très lentement. Leur amour mutilé, disqualifié par l'autre. Leur amour à peine cicatrisé. Puis ce doute féroce quand, un soir, il était revenu plus tôt de son travail. Elle sortait de sa douche. Elle ne se lavait jamais à cette heure-là. Il lui avait demandé pourquoi. Elle avait prétexté le métro, la foule, la fatigue. Mais il la regardait, dans toute sa vigueur individuelle, lisse, éclatante. Sa plénitude close sur quel silence, quel secret ? Ce sourire trop gentil. Cette timidité subreptice sous son aplomb. Son regard écarquillé de franchise. Noir. Rond. Étonné. Il n'arrivait pas à lire en elle. Elle était illisible. Splendide et opaque. Elle émit pourtant un petit rire de dérision à l'égard du soupçon qui paraissait effleurer son compagnon. Comme si c'était absurde. Mais il saisit sous le rire l'ombre d'une grimace. Une mimique fantomatique, fugace, qui brutalement le brûla. Il connaissait cette expression. Il en avait eu la version manifeste, amplifiée, le terrible soir de l'aveu. Juste avant qu'elle commence à parler. D'abord la tentative de se taire, d'afficher un visage impassible. Puis la grimace. La première fracture. Ce tremblement. Une petite grimace enfantine. De petite fille qui va pleurer.

Soudain cette flétriessure, cette laideur misérable. Et tout craque. Le séisme complet. L'aveu. Les fiancés immolés. Leur dénuement sans bornes. À cause de lui. De son retour désormais. De son insistance. De cette connivence jamais éradiquée. Cette fois elle n'avait pas parlé mais il s'était méfié. Il avait épié le moindre signe, il avait cherché longtemps... Il avait eu l'idée de feuilleter les romans de l'ennemi qu'elle avait remis dans un placard pour éviter toute provocation. Il les avait parcourus, se concentrant sur celui qu'il savait être son préféré. Avant de rencontrer l'auteur, elle n'avait eu aucune raison de cacher cette prédilection. Une histoire d'orage, de passion et de désir paradisiaques. Le livre était encore plus annoté que les autres... Il pensait qu'elle devait avoir un code secret sur son ordinateur pour communiquer avec l'amant, au cas où elle aurait renoué... Il en vint à imaginer qu'elle avait pu choisir comme mot de passe une phrase dont elle se délectait. C'était intime et romanesque ! Et il avait longuement observé, interrogé les innombrables sentences soulignées en vue de la thèse. Il y avait des aphorismes rutilants et crus, des maximes érotiques, des métaphores ardentes et obscènes. Oui, comme autant de messages secrets, cryptés... Des mots de passe, à tout point de vue... Mais sur l'ordinateur cela n'avait rien donné. Il avait scruté encore et encore le bouquin fétiche. Le lendemain, il avait recommencé en son absence. Cela le blessait, le rongait, le fascinait. Car, à travers ce livre qu'elle adorait, il la découvrait... Et, tout à coup, les mots le frappèrent, soulignés comme les autres, mais différents. Il ne s'agissait plus d'une de ces formules luxuriantes propres à son style, mais d'une expression plus simple et plus pure, comme une adresse, une secrète interpellation, une prière... *Toi, Osiris*. Cela sonnait net, irradiait : toi... et ce vocable d'Orient, tout irisé de désir, d'audace et de sacré... Sur l'ordinateur, il avait tapé ce nom d'Osiris tutoyé. Soudain, le rideau s'était levé. C'était la clé, le code, son alchimie cruelle. L'incroyable théâtre de leurs mes-

sages apparaissait... Il découvrit leur langage... Si elle avait pris le risque de tout conserver, même celé par un code, c'était justement parce qu'elle tenait trop à ce qu'il lui écrivait, elle aimait le verbe détestable de l'ennemi... C'était la deuxième catastrophe. C'était trop...

Elle sonde la rivière échevelée comme le miroir de leurs étreintes. Il recule. Il s'esquive. Il contourne la maison. Elle a laissé la porte entrouverte. Il se glisse à l'intérieur. Il ne doit pas s'arrêter, regarder, sinon il va s'effondrer. Ça l'assaille de partout. L'odeur, la couleur des meubles et des tapis. La maison de leur amour. Il les a vus à la fenêtre. C'est donc à gauche, au premier étage. Il monte l'escalier. La porte de la chambre bée. L'ennemi va le voir... Il faut entrer, tirer. Sans semonce. Tuer la maison. Il se penche légèrement en avant. C'est l'autre, lui, là, sur le lit. Il s'est recouché, appuyé sur un oreiller. Nu. Il a les yeux fermés. Il dort. Les traits sont empreints d'une expression de douleur. Il ne dort pas. Il songe, les yeux clos. Alors, lui se faufile dans la chambre et se cache derrière un paravent chinois. Pourpre, aux arabesques précieuses comme le peignoir de cachemire... Dans l'interstice entre les deux panneaux, il voit le lit de leur amour. Ouvert. Bouleversé. Il reconnaît sur une chaise les vêtements de Jennifer.

Il dort dans les remous des draps. Son visage douloureux... Son corps maigre et brun, la saillie des côtes. Et le sexe. Là. Déjeté, relâché, repu. C'est lui. L'ennemi absolu. L'enfer qui dort. Soudain, il rouvre les yeux. Il regarde dans le vide. Et on dirait que ses affres atteignent un paroxysme. Il se lève d'un bond et saisit son portable sur un fauteuil. Il attend. Il écoute le silence. Il se recouche sur le lit. Il hésite... Il renverse la tête en arrière... On ne voit plus que la pomme d'Adam, l'arête du nez, les arcades sourcilières, les orbites caves et noires. Sorte de gisant émacié, ténébreux. Mais depuis un moment, celui qui le scrute sent ce détail oblique... Un signe qu'il ne veut pas regarder. Rivant son attention sur le rival nu, affalé sur

les oreillers. C'est lui. Lui tout entier. Rien. Cette espèce de dépouille décharnée et brunie... Mais sensuelle, nerveuse, oui, comme tourmentée... Et l'œil se détache un instant de l'épave et saisit au vol l'indice qui dépasse du fauteuil. C'est foudroyant. L'éclat de soie le fusille. Ce serpent de parure mince et noire. Un string... qu'elle a choisi, ajusté pour lui plaire. Au même moment, l'autre se décide. Il va composer le numéro sur son portable. Il veut appeler... Cette urgence... Alors, il sort son revolver du parka et, entre les deux panneaux précieux, il vise, il tire dans la poitrine maigre. Deux fois. Trois fois. Il le mitraille. Personne n'entendra plus son appel. Son corps troué. Le sang.

Il quitte la pièce. Il descend l'escalier. Il sort dans le jardin. Elle est assise sur une souche au bord de la rivière. Elle ne sait rien. Elle pense à son amour. Elle jouit de la lumière sur les lambeaux de neige. Le cachemire a glissé des épaules qui prennent le soleil. Elle aime le monde. Elle aime la vie. Belle et robuste devant la furie des eaux. Leur fécondité formidable. Il devrait tirer sur elle aussi, puis sur lui-même. Et basculer dans la rivière. Oui, les y ensevelir tous les deux. Rouler dans le chaos. Époux brisés, salis, ensanglantés... Écartelés dans les courants. Anéantis. Tout serait délivré.

Le peignoir s'est affaissé soudain jusqu'à la taille. Elle imprime à son buste une torsion oblique, offrant ses mamelons au soleil. Elle a les yeux fermés. Plongée dans son ravissement. Il adore ses beaux seins gonflés dans l'aura de la neige et de la rivière. Il ne peut pas la tuer. Il la veut encore et encore. Il la veut prisonnière et veuve de son amant. À jamais. Il s'approche. Elle ouvre les yeux. Seins nus dans le soleil. Il lui lance : « Je l'ai tué. » Il montre le revolver. Il reste comme ça, debout devant elle. « Je ne pouvais plus... » Et le visage de Jennifer, hagarde. Bloc de stupeur. Il redoute sa douleur. Il ne supportera pas ses larmes, son désespoir. Il veut qu'elle reste ainsi, inerte, inhumaine.

Elle finit par se lever, par se couvrir du peignoir. Elle va vers la maison. Il la suit. Ils entrent. Elle monte l'escalier. Elle pénètre dans la chambre. Et il redoute encore le cri, l'explosion des sanglots. Qu'elle reste donc ainsi, animale, effarée... Qu'elle ne redevienne jamais amante et femme. Il la veut folle et terrassée. Statue. Seins blancs. Aveugle à jamais. Il voit qu'elle regarde le gisant, qu'elle s'approche. Il ne voit pas ses yeux. Elle se retournera vers lui... Il ne sait pas quel visage minéral il lui offre, quel regard. Il n'a pas de regard. Tout est achevé. C'est tout. Irréversible. Deux pierres. Deux meurtrissures figées. Elle, dans un souffle qui l'opprime, hébétée :

– C'est à cause de moi... C'est de sa faute...

La phrase sort de la statue. C'est incommensurable. Ils sont dans cette démesure. Il n'y a de réel que le corps ensanglanté. Ils se taisent. Ils pourraient rester là... Sans bouger. Éternellement, dans la maison géante... Le ruissellement de la neige au soleil. Le boucan du torrent les protégerait du monde et du sang.

Un long moment stupéfait... Une heure muette, béante. Elle tremble. Il voit ses larmes gelées dans les orbites. Pointues, glacées.

... La grimace de son visage dévoré quand elle dit :

– Personne ne sait qu'il est venu là... C'est moi qui ai réservé. Seule.

Il baisse la tête... Elle hésite, puis avoue :

– Oui, l'initiative est venue de moi... Je tenais au secret. Je ne voulais pas qu'on le reconnaisse. J'ai toujours eu peur, honte... Je ne voulais pas passer pour sa dernière conquête.

Elle a prononcé ces mots mécaniquement. Dans une sorte d'effondrement. Elle regarde cet homme qui vient de tuer son amant. Ce mari blême, dur et creusé par le mal. Cet inconnu. Cette maladie totale. Pierre meurtrie. Misérable. Comme aboli. Tué. Elle ne ressent pas encore une souffrance nommable. Débordée. Outrepassée. Lui, c'est de la douleur broyée. Son

premier sentiment sera cette horreur mêlée de pitié pour ce mari pétrifié.

Ils se taisent.

– Il faut le faire disparaître... dans la rivière.

Elle a dit cela sur le même ton de fatalité. Puis elle a ajouté :

– Mais la rivière l'emportera et le déposera plus loin... Il faudra...

Ils ont pu prendre le corps, le porter. Descendre l'escalier. Sortir dans le jardin. La splendeur de la neige ensoleillée. Mais la rivière les protège. Son tonnerre qui remplit le vide. Leur pensée n'est que ce grondement emporté, ce dévalement sans freins. Ils ont trouvé une corde. Et lui s'est entièrement déshabillé. Nu et musclé dans la blanche lumière. Il a pris le corps émacié. Elle a dû lâcher l'amant pour laisser son mari accomplir la manœuvre. Il y a eu cette espèce d'accolement malhabile, cette étreinte entre les deux hommes nus. Ce sang de l'un qui tache l'autre. Elle a vu la tête pendante, ballottée, la gorge offerte et les yeux blancs de son amant aux prunelles inertes.

Son mari est entré dans la grande rivière avec le corps. Juste au pied de la souche où elle était assise, seins nus. Il n'a pas plongé. Mais il s'est accroupi, englouti d'un coup, dans le courant profond. Entraînant la dépouille brunie aux os saillants. Il se débat. Sa tête réapparaît, rouge, haletante, hideuse. Il bascule de nouveau avec son fardeau. On ne voit plus que ses pieds et un bras de l'autre tressautant dans un remous, disparaissant. Elle sent qu'il n'y arrivera pas. Alors, abandonnant sur la neige son peignoir de cachemire, elle le rejoint dans le flot. Elle le soutient dans le tumulte tandis qu'il ligote le cadavre par la taille et le cou aux puissantes racines de la souche qui s'enchevêtrent sous l'espèce de talus unissant la rive aux fonds. Elle lutte avec le corps de son mari qui a tendance à remonter en surface, mais, en un éclair, c'est la chair de l'autre qu'elle reconnaît, sa musculature longue, nerveuse. Puis il n'y a plus que le grand corps de l'époux meurtrier dans

la tempête des eaux glacées. Et c'est là que la douleur éclate. Féroce. Quand disparaît l'autre chair.

Elle pourrait se laisser couler. Dans l'entrelacs des racines, nouée aux membres maigres. Mais l'époux maintenant la saisit à bras-le-corps. Et ils sortent des eaux. Époumonés, peaux violacées. Allongés sur la neige de la rive que la tiédeur d'avril dissout et où miroite le peignoir de cachemire. Alors, il y a cet excès brutal de l'azur. Le soleil rayonnant crible la rivière. Ils aperçoivent ce lent remous majestueux, ce pli dans la nappe des eaux, en aval de la souche, à l'écart du courant... Ils distinguent la nageoire d'or, le mufle qui rase et ride la surface d'un triangle mobile.

– Une truite, une truite géante... bégaie Jennifer.

La bête tournoie, souple, chasse, guette les premiers insectes, quelque charogne d'oiseau mort, de rat d'eau... Puis elle plonge... Son ombre se confond avec le miroitement noir des profondeurs.

La vision de la goule souveraine, de cette nage implacable, les remplit d'angoisse et de perplexité. Et dans leurs sentiments contradictoires il y a quelque chose de sacré. Un début de remords et presque son dépassement dans une dimension plus vaste : celle de la grande rivière, de sa voracité vitale, de son épanchement intarissable. Mourir, se noyer... Tous les deux y pensent sans le formuler. Leurs raisons ne seraient pas tout à fait les mêmes. Et c'est pour cela que lui, le premier, se ressaisit, élimine la tentation.

Dans le vide qui les envahit ne règne plus que le vacarme des eaux. Il ne doit jamais cesser de les submerger, d'occuper leur esprit. C'est le bruit monstrueux de la montagne du monde. La seule expression de leur acte qu'ils peuvent supporter. L'abri tonitruant de leur crime.

Dans quinze jours, j'aurai cent ans. 10 avril 2040 ! C'est la date ! J'ai atteint le but. J'ai accompli ma vie. Oui, tout est rempli, révolu. Parfois, j'ai peur. C'est une angoisse sauvage qui me mange. Je suis dévorée. Et puis la vague s'éloigne et s'apaise. Parfois, je dois prendre un comprimé. Je n'en dis rien à Mélanie, ma sœur. Je me tais sur mes faiblesses. Je ne pourrais pas lui dire : « J'ai peur. » Pas à elle. J'habite depuis six mois dans cette haute demeure impavide et robuste, au bord de la grande rivière. Entre les Pyrénées aragonaises et catalanes. On voit partout les sommets enneigés. Et la masse des eaux s'enfle dans des cascades, des torrents. Le fameux labyrinthe d'Aigues Tortes. Le Segre naît dans cet écheveau de saccades et de bifurcations. J'aime ce nom sec et maigre. La rivière se jette en aval dans l'Èbre, pour traverser plaines et vallées jusqu'à la Méditerranée. L'Èbre, ce frisson de ténèbres dans le bleu absolu.

J'ai donné rendez-vous ici à toute la famille pour fêter mon anniversaire. Ma gloire. Mon triomphe éphémère. Je n'ai pas choisi cette maison par hasard. Il y a encore un an, j'ignorais son existence. Au cours de ma vie, je n'étais jamais venue dans les Pyrénées. J'ai voyagé partout dans le monde. Surtout en Afrique et en Asie. Mon métier d'ethnologue m'a permis d'embrasser des climats divers et extrêmes. J'adorais l'équateur. La transe du soleil. Alors, les Pyrénées, pourquoi ? C'est

encore mon secret. Je détiens la vérité. Je la révélerai bientôt. Je dirai tout, le jour de mes cent ans. J'aime le théâtre. Les éclats, les coups de force. J'annoncerai la venue de la belle visiteuse. Alors, Mélanie connaîtra enfin la clé du mystère qu'elle n'a cessé d'interroger, qu'elle a échoué à éclairer. C'est moi qu'on a fini par contacter et à qui on a dévoilé le pot aux roses. Comme on dit : le fin mot de l'affaire...

Nous attendons les autres membres de la famille. Ici, pour le moment, il y a moi et ma gouvernante Fatou. Moi, Aurélie, la grande Aurélie. C'est ainsi qu'ils m'ont baptisée. Depuis quand?... Depuis... Il faudrait remonter si haut, si loin. Il y a Mélanie, ma tendre sœur ! Une psychologue à la retraite. De dix ans ma cadette. Une jeunette. Elle boite. L'arthrose des genoux. Elle ne veut pas qu'on l'opère. C'est trop tard. Moi je n'ai jamais pensé : c'est trop tard. Je me suis interdit ce décret de l'irréversible. Question de santé, d'euphorie. Puissance du déni. Mon bel aveuglement lucide. Auprès de nous deux, il y a encore Emma, notre belle-sœur. Ce tiers desserre un peu l'étau de notre duo impitoyable. Mélanie et moi, nous sommes au moins d'accord sur son compte. Nous aimons Emma. Tout le monde l'aime. Cela pourrait être un peu monotone. Mais Emma, toute simple, suscite cette sympathie sans nuages, spontanément. Toute simple... Qui est simple ? En tout cas, elle est moins tordue que nous, moins inextricablement nouée aux mailles du filet. L'origine ne l'a pas plombée d'un fardeau de névrose et de guerre. Emma plus limpide. Plus immédiate. Pourtant le destin ne l'a pas épargnée. Il lui a réservé, à cinquante ans, un coup formidable. C'était il y a quarante ans, au printemps 2000... C'est alors que l'énigme a commencé, que Mélanie a remonté toutes les pistes. En rendant compte, étape par étape, à sa belle-sœur. Elles se sont toujours bien entendues. Quoique... Qui peut dire ? Emma, c'est vrai, me redoutait un peu. Elle m'admirait. Je la fascinai. Je la fatiguai. Avec Mélanie, elle était au diapason. À l'aise. J'étais un peu

jalouse de cette intimité naturelle que ma seule apparition modifiait, brisait presque. J'aspirais tout sur mon passage. Il fallait que j'occupe le centre. Je le savais. Je me suis améliorée. Mais le penchant fondamental est resté, quoique plus nuancé. Pourtant, je ne suis pas incapable d'écoute et d'altruisme. Ma tâche d'ethnologue m'a même dressée à l'attente, à la patience, à l'humilité, à l'effacement devant les différences. J'ai passé ma vie à relever, à recueillir les archives des peuples ultimes, des derniers rescapés de l'uniformité. Loin dans les montagnes, les îles, les forêts, mais parfois au cœur des cités modernes, j'ai débusqué les résidus de rituels perdus, des survivances, des fantômes de mythes.

Par la fenêtre ouverte monte le rire d'Ariane, ma petite-nièce. Un ravissement sonore. Une fraîcheur inouïe. C'est un chant qui me lave de tout. C'est pourtant la petite-fille de Mélanie, quoique... Pas tout à fait. Mélanie, célibataire à quarante ans, a fini par adopter une petite Indochinoise qu'elle a appelée Ludivine. Ariane est sa fille... Il n'y a pas une parcelle de la chair de Mélanie, pas un atome, dans le corps d'Ariane. Ma petite-nièce pure. D'ailleurs, c'est moi qui ai déniché Ludivine. Je faisais des recherches le long de la rivière des Sept-Parfums. Autour de Huê.

Ariane rit au bord de l'eau. J'entends. J'écoute. J'attends. C'est un prélude adorable. Car je sais ce qui va retentir bientôt. La plus grande merveille du monde. Si j'ai cent ans bientôt, c'est pour lui que je les veux, que je les aurai. Pour lui transmettre ce don, cette énergie. Cette fable. Ce pardon. Cette profusion. J'écoute. Je sais. Je n'ai aucun doute. Soudain, cela fuse ! Une cascade fougueuse, diabolique, onduleuse, un ricinement ébouriffé, pétillant, dionysiaque... Cette ivresse, ce défi ! Éclate le rire de Loïc. Mon bien-aimé. Mon petit-fils. Mon diamant...

Je sais, j'ai un peu raté Paul, mon fils, son père. Il m'a fallu des années pour me l'avouer. Mélanie, la psychologue, ne s'est

L'Atelier du peintre
Seuil, 1988
et « *Points Roman* », n° R 360

L'Orgie, la Neige
Seuil, 1990
et « *Points Roman* », n° R 461

Colère
Seuil, 1992
et « *Points Roman* », n° R 615

Egon Schiele
Éditions Flohic, 1992

Georges Mathieu
(*en collaboration*)
Nouvelles Éditions françaises, 1993

L'Arbre-Piège
Seuil, 1993, « Petit Point », n° PPT 57

Les Anges et les Faucons
Seuil, 1994
et « *Points* », n° P 203

Richard Texier
La Différence, 1995

Le Secret de la pierre noire
Nathan, 1995

Le Lien
Seuil, 1996
et « *Points* », n° P 338

L'Ardent Désir
Flohic, 1996

Le Tyran éternel
Seuil, 1998
et « *Points* », n° P 620

Les Singes voleurs
Fleurus, 2000

Le jour de la fin du monde,
une femme me cache
Seuil, 2000
et « *Points* », n° P837

New York 11206
(en coll. avec Jean-Yves Le Dorlot et Tony Soulié)
Éditions du Garde-Temps, 2001

L'Atlantique et les amants
Seuil, 2002
et « *Points* », n° P 1064

Toi, Osiris
(dramatique)
France Culture, 2002